

AMÉRIQUE TRANSNATIONALE

RANDOLPH BOURNE

Aucun effet de réverbération de la Grande Guerre n'a suscité plus d'inquiétude dans l'opinion publique américaine que l'échec du « *melting-pot* »¹. La découverte de la diversité de sentiments nationalistes au sein de notre grande population d'étrangers a été, pour la plupart des gens, un choc intense. Elle a fait ressortir les déplaisantes incohérences de nos croyances habituelles. Nous avons dû observer de vieux brahmanes au cœur dur s'indigner vertueusement au spectacle d'immigrants refusant d'être fondus (*to be melted*), alors qu'ils raillent des patriotes comme Mary Antin quand ils écrivent sur nos « ancêtres ». Nous avons dû écouter des publicistes qui se disent stupéfaits par les témoignages de vigoureux mouvements traditionalistes et culturels parmi les Allemands, les Scandinaves, les Bohémiens et les Polonais, dans ce pays, alors que, dans le même souffle, ils insistent pour que l'étranger soit assimilé de force à cette tradition anglo-saxonne qu'ils qualifient, sans la questionner, d'« américaine ».

Lorsque la désagréable vérité nous est apparue, à savoir que l'assimilation dans ce pays se déroule selon des voies très différentes de celles que nous lui avons tracées, nous nous sommes trouvés enclins à blâmer ceux qui contrariaient nos prophéties. La vérité est devenue coupable. Nous avons accusé la guerre, nous avons rejeté la faute sur les Allemands. Et puis nous avons découvert, non sans choc moral, que ces mouvements avaient déjà fait de grands progrès, avant même que la guerre ne commence. Nous avons pris conscience d'une tendance, si répréhensible et paradoxale qu'elle puisse être : les groupes nationaux d'immigrants, alors qu'ils s'installent de plus en plus fermement et deviennent de plus en plus prospères, cultivent de plus en plus assidûment les traditions littéraires et culturelles de leur patrie d'origine. L'assimilation, en d'autres termes, au lieu d'effacer les souvenirs de l'Europe, leur donne une réalité plus intense. Tandis que ces groupes devenaient, objectivement, de plus en plus américains, ils se découvraient, en même temps, de plus en plus allemands, scandinaves, bohémiens ou polonais.

Reconnaître que nos étrangers sont déjà assez forts pour prendre part à la direction de leur propre destin, et que les puissants mouvements culturels représentés par la presse, les écoles et les colonies étrangères sont un défi à nos trop simplistes efforts, ne revient cependant pas à admettre l'échec de l'américanisation. Il ne s'agit pas de craindre l'échec de la démocratie, mais plutôt de nous inciter à rechercher le sens de l'américanité. Nous devons nous demander si notre idéal a été ample ou étroit – si, peut-être, le temps n'est pas venu d'affirmer un idéal plus élevé que le « *melting-pot* ». Nous ne pouvons vraiment pas être assurés de notre démocratie spirituelle si, tout en prétendant amener les nations qui la composent à une compréhension de nos institutions libres et démocratiques, nous paniquons au premier signe de volonté et d'inclination qui leur soit propre.

Nous agissons comme si nous voulions que l'américanisation ne se fasse que dans nos propres termes, et sans le consentement des gouvernés. Pourtant, toute notre machinerie élaborée de naturalisation sociale et politique, à travers les *settlements*, les écoles et les syndicats, ne fonctionnera qu'avec des frictions tant qu'elle négligera de prendre en compte cette insistance forte et virile d'implication des immigrants dans la création de l'Amérique, et tant qu'elle abandonnera celle-ci à la décision d'une classe dirigeante, héritière de ces souches britanniques qui fournirent les premières colonies permanentes. Telle est la situation à laquelle nous sommes confrontés et qui exige un réajustement clair et général de notre attitude et de notre idéal.

I.

Mary Antin a raison lorsqu'elle considère que nos personnes nées à l'étranger sont celles qui ont raté le Mayflower et qui sont venues sur le premier bateau qu'elles ont pu trouver. Mais elle oublie que, lorsqu'elles sont arrivées, ce n'était pas sur d'autres Mayflower, mais sur une « *Maiblume* », une « *Fleur de Mai* », une « *Fior di Maggio* » ou une « *Majblomst* ». Ces personnes n'étaient pas de nouvelles arrivantes d'une même famille, à accueillir comme des personnes proches et

aimées de longue date, elles étaient étrangères au voisinage, et avec elles, un long processus d'installation devait s'engager. Car elles apportaient avec elles leurs caractères nationaux et raciaux, et chaque nouveau contingent national devait lentement éteindre le mépris avec lequel sa pure étrang(èr)eté était saluée. Chacune d'entre elles devrait se frayer lentement un chemin depuis les couches les plus basses du travail non qualifié jusqu'à un niveau où elle satisferait aux normes accréditées de la réussite sociale.

Nous sommes tous nés à l'étranger ou descendants d'ancêtres nés à l'étranger, et si des distinctions devaient être faites entre nous, elles devraient porter sur une autre fondation que l'indigénat. Les premiers colons sont venus avec des motifs qui n'étaient pas moins coloniaux que les plus récents. Ils ne sont pas venus pour être assimilés dans un *melting-pot* américain. Ils ne sont pas venus pour adopter la culture des Amérindiens. Ils n'avaient pas la moindre intention de « se donner sans réserve » au nouveau pays. Ils sont venus pour avoir la liberté de vivre comme ils l'entendent. Ils sont venus pour échapper à l'air étouffant et au chaos de l'ancien monde ; et ils sont venus pour faire fortune dans un nouveau pays. Ils n'ont pas inventé de nouveau cadre social. Ils ont plutôt apporté avec leurs corps les vieilles habitudes auxquelles ils étaient accoutumés. Étroitement concentrés sur une frontière hostile, ils étaient conservateurs au-delà de l'entendement. Leur audace de pionniers était réservée à la conquête objective des ressources matérielles. Dans leurs façons d'être, dans leurs institutions sociales et politiques, ils étaient, comme tout peuple colonial, les serviles imitateurs de la mère patrie. De sorte qu'en dépit de la « Révolution », tout notre système juridique et politique est resté plus anglais que l'anglais, pétrifié et immuable, alors qu'en Angleterre le droit se développait pour répondre aux besoins de temps changeants.

C'est justement ce conservatisme anglo-américain qui a été notre principal obstacle au progrès social. Nous avons eu besoin des nouveaux peuples – l'ordre des Allemands et des Scandinaves, la turbulence des Slaves et des Huns – pour nous sauver de notre propre

stagnation. Je ne veux pas dire que le Slave analphabète est à présent l'égal de l'habitant de la Nouvelle-Angleterre de pure souche. Il est un matériau brut qui doit être éduqué, non pas pour ressembler à un *New Englander*, mais pour se transformer en Américain socialisé, à l'image de ces enfants de trente nationalités qui sont éduqués dans les remarquables écoles de Gary. Je ne crois pas que ce processus doive prendre des décennies d'évolution. Le spectacle du saut soudain du Japon du médiévalisme au post-modernisme aurait dû détruire cette superstition. Nous n'avons pas affaire à des individus qui doivent « évoluer ». Nous avons affaire à leurs enfants qui, grâce à l'éducation qu'ils vont recevoir, vont démarrer à parité avec nous tous. Cessons de considérer les idéaux comme celui de la démocratie comme des qualités magiques, réservées à certains peuples. Ne parlons pas de races inférieures, mais de civilisations inférieures. Nous devons tous éduquer et être éduqués. Ces peuples en Amérique sont embarqués dans une entreprise commune. Ce n'est pas ce que nous sommes maintenant qui doit nous préoccuper, mais ce que cette prochaine génération, malléable, pourra devenir à la lumière d'un nouvel idéal cosmopolite.

Nous n'avons pas affaire à des facteurs statiques, mais à des générations fluides et dynamiques. Opposer les anciens et les nouveaux immigrants et distinguer une catégorie, portée démocratiquement par l'amour de la liberté, d'une autre, motivée par l'appât du gain, ne permet pas d'éclairer l'avenir. Considérer les premières nationalités comme culturellement assimilées, et dépeindre les suivantes comme une masse résistant à l'américanisation, ne fait qu'engendrer amertume et malentendu. Il peut y avoir une différence entre des populations arrivées plus tôt ou plus tard, mais elle ne réside ni dans le motif de leur venue, ni dans la force de leur allégeance culturelle à la patrie. La vérité est qu'aucune nation étrangère n'a fait preuve d'une allégeance culturelle plus inébranlable envers la mère patrie que la classe dirigeante des descendants anglo-saxons dans ces États américains. Les snobismes anglais, la religion anglaise, les révérences, les styles et les canons littéraires anglais, l'éthique anglaise et la supériorité

anglaise : telles sont les nourritures culturelles que nous avons ingurgitées avec le lait maternel.

L'esprit pionnier, distinctement américain, ne devant rien aux réminiscences anglaises que l'on retrouve chez Whitman, Emerson et James, a dû exister dans l'ombre, aux côtés de cet autre culte, inconsciemment déprécié par nos faiseurs d'opinion culturels. Aucun pays n'a dû avoir un génie indigène aussi puissant, avec si peu d'influence sur les traditions et les expressions du pays. L'impopulaire et redouté Germano-Américain d'aujourd'hui n'est qu'un amateur débutant comparé à ces anglophiles insensés de Boston, New York et Philadelphie, à qui leur réversion au type culturel fait voir sans critique la cause de l'Angleterre comme la Cause de la Civilisation. Sous couvert d'indépendance éthique de la pensée, ils importent des traditions européennes qui ne sont pas plus « américaines » que les catégories allemandes qu'ils dénigrent.

Le fait que l'Amérique allemande n'ait pas transformé le stigmate du trait d'union en un « *Tu quoque* » témoigne bien en faveur de l'innocence de son cœur ou de son manque d'imagination. Si l'on devait distribuer des traits d'union, ils devraient de toute évidence être accrochés à ces descendants de l'Angleterre qui ont eu des siècles de temps pour devenir américains, alors que les Allemands n'ont eu qu'un demi-siècle. La guerre, surtout, a fait ressortir ce virus étranger : elle les montre aimant à jamais les choses anglaises, faisant allégeance à la *Kultur* anglaise, mus par des *schibboleths* et des préjugés anglais. C'est uniquement parce que c'est la classe dirigeante de ce pays qui a distribué les épithètes que nous n'avons pas entendu parler, en abondance et avec dédain, des « Anglo-Américains à trait d'union ». Mais même nos querelles avec l'Angleterre se passent avec la mauvaise humeur et l'extravagance des querelles de famille. L'Anglais d'aujourd'hui nous harcèle et nous déteste avec cette façon toute personnelle, intime et particulière, qu'il a de détester l'Australien – la façon dont nous pourrions détester nos jeunes frères. Il continue de nous considérer, de manière incorrigible, comme des « coloniaux ». L'Amérique – officielle,

contrôlante, littéraire, politique – est encore, comme l’a récemment exprimé un écrivain, « culturellement parlant, un dominion auto-gouverné de l’Empire britannique ».

L’Américain non anglophone ne peut guère être blâmé s’il pense parfois que la prédominance anglo-saxonne en Amérique ne relève guère plus que de la prime d’ancienneté. L’Anglo-Saxon n’aura jamais été que le premier immigrant, le premier à fonder une colonie. Il n’a jamais vraiment cessé d’être le descendant d’immigrants, et il n’a jamais réussi à transformer cette colonie en une véritable nation, avec une trame solide, richement tissée de culture indigène. Des colons des autres nations sont venus s’installer à ses côtés. Ils n’ont pas trouvé de culture autochtone si clairement définie qu’elle les aurait arrachés à leur colonialisme, et par conséquent ils se sont tournés vers leur mère-patrie, de la même façon que l’immigrant anglo-saxon, qui les avait précédés, s’était tourné vers la sienne. Ce qui a été offert au nouvel arrivant, c’est la chance d’apprendre l’anglais, de devenir un citoyen, de saluer le drapeau. Et les membres de nos classes dirigeantes qui sont responsables des écoles publiques, des *settlements*², de toutes les organisations qui travaillent à l’amélioration de nos villes, ont toutes les raisons d’être fiers du soin et du travail qu’ils ont consacrés à l’absorption de l’immigrant. Ces possibilités, l’immigrant s’en est emparé avec joie, avec un empressement presque pathétique à se frayer un chemin dans son nouveau pays, sans friction ni perturbation. La langue commune lui a donné accès non seulement à la communication nécessaire, mais aussi à toutes les commodités de la vie.

Si la liberté signifie le droit de faire à peu près ce que l’on veut, tant que l’on n’interfère pas avec les autres, l’immigrant a trouvé la liberté, et l’élément dominant a été singulièrement libéral dans son traitement des hordes invasives. Mais si la liberté signifie une coopération démocratique dans la détermination des idéaux et des objectifs, ainsi que dans l’établissement des institutions industrielles et sociales d’un pays, alors l’immigrant n’a pas été libre. Et l’élément anglo-saxon est coupable de ce dont toute race dominante se rend coupable dans

l'ensemble des pays européens : l'imposition de sa propre culture aux peuples minoritaires. Le fait que cette imposition ait été si douce et, en fait, semi-consciente, n'enlève rien à sa qualité. Et la guerre a révélé à quel point cet objectif d'« américanisation », en fait d'« anglo-saxonisation (*Anglo-Saxonizing*) » des immigrants a échoué.

Car les Anglo-Saxons, dans leur amertume à se tourner vers les autres peuples, parlent de l'« arrogance » de ces derniers, et leur reprochent de ne s'être pas fondus dans un creuset³ qui n'a jamais existé. Cela trahit le dessein inconscient qui se cache au fond de leur cœur, et cela trahit aussi leur disposition à la jalousie raciale, semblable à celle dont ils accusent aujourd'hui les prétendus « trait d'union ». Laissons les Anglo-Saxons être fiers du labeur et des sacrifices héroïques qui ont façonné la nation ! Mais qu'ils se demandent, s'ils avaient dû dépendre de leur descendance anglaise, où ils se retrouveraient à vivre aujourd'hui. Pour ceux d'entre nous qui voient dans l'exploitation de la main-d'œuvre non qualifiée le leitmotiv le plus criant de notre civilisation, le peuplement du pays offre un grand drame social au moment où les vagues d'immigration y déferlent.

Que l'Anglo-Saxon se demande où il en serait si ces races étrangères n'étaient pas venues ? Que celui qui est intimement convaincu de l'infériorité de l'immigrant non anglo-saxon contemple cette région des États-Unis qui est restée la plus distinctement « américaine », le Sud. Qu'il se demande s'il aimerait vraiment voir les hordes étrangères être américanisées selon un tel modèle ? Qu'il se demande à quel point cette civilisation native est supérieure à celle des grands États « étrangers » du Wisconsin et du Minnesota, où les Scandinaves, les Polonais et les Allemands se sont efforcés en toute conscience de préserver leur culture traditionnelle, tout en devenant Américains en apparence satisfaisants ? Qu'il se demande quel surcroît de sagesse, d'intelligence, d'industrie et de leadership social est sorti de ces États étrangers si on les compare avec tous les États véritablement américains ? Le Sud, en fait, pendant que le vaste développement du Nord s'est poursuivi, est resté une colonie anglaise, stagnante, contente

d'elle-même, qui a progressé à peine au-delà des premiers temps de l'ère victorienne. Le Sud est culturellement stérile parce qu'il n'a pas bénéficié d'une fécondation croisée comme les États du Nord. Ce qui s'est passé dans des États comme le Wisconsin et le Minnesota, c'est que de fortes cultures étrangères ont pris racine dans un sol nouveau et fertile. L'Amérique a signifié libération, et les idées politiques et les énergies sociales allemandes et scandinaves y ont acquis une nouvelle puissance. Le processus n'a pas du tout été celui d'une « assimilation » fantasmée du Scandinave ou du Teuton. Il s'est plutôt agi d'un processus où ils nous ont assimilés – je parle ici en tant qu'Anglo-Saxon. Les cultures étrangères n'ont pas été mixées ou fondues en une américanité homogène, elles sont restées distinctes, tout en coopérant pour leur plus grande gloire et leur plus grand bénéfice, non seulement pour elles-mêmes, mais aussi pour l'« américanité » native à leur entour.

Ce que nous ne voulons absolument pas, c'est que ces qualités distinctives se délavent et se diluent dans un fluide uniforme, sans goût et sans couleur. Nous avons déjà beaucoup trop de cette insipidité, des masses de gens qui sont des demi-sang (*half-breeds*) culturels, ni Anglo-Saxons assimilés, ni ressortissants d'une autre culture. Chaque colonie nationale de ce pays semble préserver un noyau central de culture, en entretenant ses écoles, sa presse étrangère et sa littérature vernaculaire, ses leaders intellectuels et patriotiques. À partir de ce noyau, la colonie s'étend par gradations imperceptibles jusqu'à des franges où ses caractéristiques nationales sont pratiquement perdues. Nos villes sont remplies de ces métis qui conservent leurs noms étrangers, mais qui ont perdu la saveur de l'étranger. Cela ne veut pas dire qu'ils ont pour autant été transformés en natifs de la Nouvelle-Angleterre ou du Middle West. Cela ne signifie pas qu'ils ont été réellement américanisés. Cela signifie qu'en laissant échapper la culture indigène qui était la leur, ils ne lui ont substitué que la culture américaine la plus rudimentaire – la culture américaine du journal bon marché, du cinéma, de la chanson populaire, de l'omniprésente automobile. Les personnes qui ne réfléchissent pas et qui étudient cette classe de personnes la qualifient d'assimilée, d'américanisée.

La grande école publique américaine a fait son travail. Avec ces gens, nos institutions sont en sécurité. Nous pouvons frémir d'effroi devant l'agressivité du trait d'union, mais cette mollesse et cette docilité sont acceptées comme de l'américanisation. Les mêmes faiseurs d'opinion dont l'idéal est de fondre les différentes races dans l'or anglo-saxon saluent ce misérable produit comme le résultat satisfaisant de leur alchimie.

Pourtant, un sens culturel plus authentique nous aurait dit que ce ne sont pas les noyaux culturels, conscients d'eux-mêmes, qui sapent notre vie américaine, mais plutôt ces franges. Ce n'est pas le Juif qui cultive fièrement la foi de ses ancêtres et qui se glorifie de sa vénérable culture qui est dangereux pour l'Amérique, mais le Juif chez qui s'est éteint le feu de sa judéité et qui est devenu un simple animal cupide (*grasping*). Ce n'est pas le Bohémien qui soutient les écoles bohémiennes de Chicago dont l'influence serait inquiétante, mais le Bohémien qui a fait de l'argent et qui s'est lancé dans la politique de quartier. Tout aussi sûrement que nous tendons à désintégrer ces noyaux de culture nationaliste, nous tendons à créer des hordes d'hommes et de femmes sans contrée spirituelle, des hors-la-loi culturels, sans autre goût ou standard que celui de la foule. Nous les condamnons à vivre sur les plans les plus rudimentaires de la vie américaine. Les influences au centre des noyaux sont centripètes. Elles sont à l'origine de l'intelligence et des valeurs sociales qui contribuent à l'amélioration de la vie. C'est parce que ceux qui sont nés à l'étranger conservent cette expressivité qu'ils sont susceptibles d'être de meilleurs citoyens de la communauté américaine. Les influences à la marge, par contre, sont centrifuges, anarchiques. Elles donnent naissance à des fragments de peuples détachés. Ceux qui sont venus pour trouver la liberté n'ont obtenu que de la permissivité. Ils dérivent comme des bouts d'épaves (*flotsam and jetsam*) de la vie américaine, emportés par le tourbillon de notre civilisation décadente, avec la vulgarité et la fausseté de son goût et de sa vision spirituelle, son absence de pensée et de sentiment sincère, sensible dans nos villes à l'abandon, nos films insipides, nos romans populaires

et jusque sur les visages vides des foules de nos rues. Tel est le naufrage culturel de notre époque, et cet échouage procède des franges de la population anglo-saxonne autant que des autres communautés migrantes. L'Amérique n'a pas encore l'impulsion d'une force d'intégration. Elle s'accommode trop facilement de ce détritisme de cultures. Dans notre pays libre, aucun objectif national contraignant, aucune solide tradition populaire (*folk-tradition*), ni aucun style populaire (*folk-style*) ne fixent de ligne à suivre aux habitants.

La guerre nous a montré que cette finalité ne se trouve dans aucune formule magique. Aucun nationalisme intense de facture européenne ne peut être nôtre. Mais ne commençons-nous pas à entrevoir un idéal nouveau et plus audacieux? Ne voyons-nous pas comment les colonies nationales en Amérique, qui tirent leur pouvoir du profond cœur culturel de l'Europe et qui vivent pourtant ici dans la tolérance mutuelle, libérées des enchevêtrements séculaires de races, de croyances et de dynasties, pourraient inventer un idéal fédéré? L'Amérique est une Europe transplantée, mais une Europe qui n'a pas été désintégrée et éparpillée comme par quelque Dispersion. Ses colonies vivent ici inextricablement mêlées, sans être homogénéisées. Elles se combinent, mais elles ne fusionnent pas.

L'Amérique a une texture sociologique unique, et c'est faire preuve d'une pauvre imagination que de ne pas s'enflammer devant les potentialités incalculables d'une union d'hommes aussi nouvelle. Ne pas chercher d'autre but que le vieux nationalisme, épuisé, belliqueux, exclusif, consanguin, ce poison dont nous sommes témoins aujourd'hui en Europe, ce serait faire du patriotisme une imposture creuse, et déclarer que, malgré nos fanfaronnades, l'Amérique doit encore s'en tenir au suivisme, au lieu d'être une leader entre les nations.

II.

Si nous en venons à trouver ce point de vue plausible, nous devons abandonner la quête de notre culture native « américaine ».

À l'exception du Sud et de cette Nouvelle-Angleterre qui, comme les Indiens (*Red Indian*), semblent tomber dans un oubli solennel, il n'existe pas de culture spécifiquement américaine. Il semble que notre lot soit plutôt celui d'être une fédération de cultures. C'est ce que nous avons été pendant un demi-siècle, et la guerre a rendu encore plus évident que c'est ce que nous sommes destinés à rester. Cela ne signifie cependant pas qu'il n'existe pas d'expressions du génie indigène qui n'auraient pu naître sur un autre sol. La musique, la poésie, la philosophie, ont été singulièrement fertiles et novatrices. Curieusement, le génie américain s'est épanoui dans les directions les moins comprises par le peuple.

Si la marque propre de l'Amérique est la *bigness*, l'action, l'objectif, par opposition à la vie réfléchie, où va-t-on trouver l'expression épique de cet esprit ? Notre théâtre et notre roman, les domaines particuliers de l'expression de l'action et de l'objectivité, sont des domaines de l'esprit qui restent pauvres et médiocres. Le matérialisme américain est en quelque sorte empêché de faire passer dans une forme artistique impressionnante l'énergie propre avec laquelle il jaillit. La situation n'est pas meilleure en architecture, le moins romantique et le moins subjectif de tous les arts. Nous sommes incapables d'exprimer les valeurs mêmes que nous déclarons idéaliser. Mais c'est dans les formes plus raffinées – musique, poésie, essai, philosophie – que le génie américain produit des œuvres égales à celles de tous ses contemporains. Ce n'est que dans la mesure où notre génie américain a exprimé l'esprit de pionnier, cet élan aventureux prospectif d'un empire colonial, qu'il est représentatif de cet ensemble – une Amérique composée de nombreuses races et de nombreux peuples, qui ne se limite pas à un enthousiasme partiel ou traditionnel. Et ce n'est que lorsque cette note pionnière retentit que nous pouvons vraiment parler de culture américaine. Tant que nous pensions l'américanité en termes de « *melting pot* », notre tradition culturelle américaine se tournait vers le passé. C'était quelque chose en relation à quoi les nouveaux Américains devaient être façonnés. À la lumière de notre idéal changeant d'américanité, nous devons explorer le paradoxe qui

projette dans le futur notre tradition culturelle américaine. Elle sera ce que nous ferons tous ensemble de cette occasion incomparable de partir à l'assaut de l'avenir avec une nouvelle clé.

Quoique s'avère être le nationalisme américain, il est certain qu'il deviendra quelque chose de totalement différent des nationalismes européens du ^{xx}^e siècle. Cette vague d'enthousiasme réactionnaire à jouer le jeu nationaliste orthodoxe qui traverse le pays n'est pas assez vitale pour durer. Nous ne pouvons pas nous pavaner et vibrer à l'unisson du même sentiment d'identité nationale. Nous devons donner de nouveaux contours à notre fierté. Nous devons nous contenter d'éviter les innombrables maux que le patriotisme national a engendrés en Europe, nous prémunir contre cette fierté et cette conscience de soi féroce exacerbées. Aussi séduisant que cela puisse être, nous devons laisser nos imaginations aller au-delà de cet état de belligérance à peine voilé. Nous pouvons, en toute sérénité, être fiers de refuser de nous battre si notre fierté embrasse les forces créatrices de la civilisation que la lutte armée annule, et si notre code d'honneur transcende celui de l'écolier dans la cour de récréation, entouré de ses camarades railleurs. Notre honneur doit être positif et créatif, et non une simple protection jalouse et négative contre les violations métaphysiques de nos droits techniques. Quand on met en avant la doctrine selon laquelle le sang mystique de notre nation, avec tout ce qu'il charrie d'honneur sacré, de liberté et de prospérité, coule en chaque Américain, de sorte que si une blessure lui est faite, le signal est donné pour engager la nation tout entière dans cette querelle clanique, faite d'horreurs et de représailles qu'est la guerre, alors nous nous retrouvons projetés parmi des écoliers du Moyen Âge, et non pas dans l'Amérique pragmatique et réaliste du ^{xx}^e siècle.

Nous devrions concentrer notre attention sur ce que l'Amérique a fait, et non sur les codes médiévaux du duel qu'elle manque de respecter. Nous avons transplanté la modernité européenne sur notre sol, sans l'esprit qui l'enflamme et qui convertit toute son énergie en destruction mutuelle. De ces peuples étrangers, on a tant bien que mal

extrait le poison. L'Amérique, « trait d'union » avec l'amertume, est en quelque sorte non-explosive. En effet, même si nous évoquons tous avec sympathie l'une ou l'autre nation européenne, même si la guerre a fait vibrer chacun d'entre nous au rythme d'une corde émotionnelle de l'autre côté de l'Atlantique, l'effet a été d'une innocuité presque dramatique. Ce à quoi nous avons réellement assisté, même si c'est de façon pratiquement inconsciente, dans ce pays, c'est à une bataille passionnante, et sans effusion de sang, entre *Kulturs*⁴. Dans l'arène de friction qui a été la plus dramatique – entre Germano-Américains et Anglo-Américains, tous à trait d'union – sont apparues des rivalités philosophiques qui révèlent des attitudes traditionnelles plus profondes, des points de vue reflétant exactement les enjeux titanesques de la guerre. L'Amérique est un miroir de ces questions spirituelles. La lutte par procuration s'est déroulée pacifiquement, ici, dans l'esprit (*in the mind*). Nous avons vu la résistance vigoureuse de la vieille interprétation morale de l'histoire sur laquelle l'Angleterre victorienne a prospéré et qui l'a grandie dans l'estime qu'elle a d'elle-même. La vision claire et immensément satisfaisante de la guerre en tant que bataille entre le bien et le mal ; le soutien enthousiaste des Alliés en tant qu'incarnation de la vertu déchaînée ; la vision féroce de leurs objectifs nationaux égoïstes en tant qu'idéaux de justice, de liberté et de démocratie : tout cela a été projeté avec la plus grande force contre les interprétations réalistes allemandes en termes de lutte pour le pouvoir et de virilité de l'État intégré. L'Amérique a été le champ de bataille intellectuel des nations européennes.

III.

L'échec du *melting-pot*, loin de clore la grande expérimentation démocratique américaine, signifie qu'elle ne fait que commencer. Quoique devienne le nationalisme américain, nous voyons déjà que sa couleur sera plus riche et plus excitante que ce que notre idéal avait jusque-là embrassé. Dans un monde qui a rêvé d'internationalisme, nous découvrons que nous étions, à notre insu, en train de bâtir la première nation internationale. Les voix qui ont réclamé un nationalisme

étroit et jaloux sur le modèle de l'Europe sont en train d'échouer. De cet idéal, si courageux et désintéressé qu'il ait été défini pour nous, le temps nous a de plus en plus éloignés. Ce que nous avons accompli, c'est plutôt un cosmopolitisme, épuré de la concurrence dévastatrice. L'Amérique est déjà la fédération mondiale en miniature, le continent où, pour la première fois dans l'histoire, s'est réalisé ce miracle de l'espoir, la vie pacifique côte à côte, des peuples les plus hétérogènes sous le soleil, sans qu'ils renoncent substantiellement à leur caractère. Nulle part ailleurs une telle contiguïté n'a été autre chose qu'une source de misère. Ici, malgré nos tragiques échecs d'ajustement, les contours sont déjà trop clairs pour ne pas nous donner une nouvelle vision et une nouvelle orientation de l'esprit américain dans le monde.

C'est à l'Américain de la jeune génération qu'il appartient d'accepter ce cosmopolitisme et de le porter de l'avant comme un but conscient et fructueux. Dans ses universités, avec l'étude de la littérature, de l'histoire et de la politique modernes, ainsi que de la géographie économique, il bénéficie déjà du privilège d'une perspective cosmopolite, comme aucune autre nation d'aujourd'hui en Europe. S'il est encore un colonial, il n'est plus le colonial d'une culture partielle, mais de plusieurs. Il est un colonial du monde. Le colonialisme s'est métamorphosé en cosmopolitisme, et sa mère-patrie n'est pas une nation : elle est faite de tous ceux qui ont quelque chose à offrir à l'esprit qui améliore la vie. Cette vague sympathie que la France d'il y a dix ans ressentait pour le monde – une sympathie qui a été noyée dans la terrible réalité de la guerre – peut être celle de l'Américain moderne, et cela dans un sens positif et dynamique. Si l'Américain fait preuve d'esprit de clocher, c'est par pure sauvagerie ou lâcheté. Son provincialisme est dû à son défaut d'imagination, à moins qu'il ne soit à la mesure de sa peur des esprits maléfiques.

En effet, il n'est pas rare que l'Anglo-Saxon qui se rend aujourd'hui, enthousiaste, dans une université américaine dynamique trouve ses véritables amis non pas parmi ceux de sa propre race, mais parmi les Allemands ou les Autrichiens acclimatés, les Juifs acclimatés,

les Scandinaves ou les Italiens acclimatés. Il trouve en eux la note cosmopolite. Pour ces jeunes, nés à l'étranger ou enfants de parents nés à l'étranger, il est probable que bon nombre de leurs vieux problèmes morbides de consanguinité seront éliminés. Ces amis n'ont pas conscience des répressions de la petite société étriquée dans laquelle il a grandi comme un provincial. Il éprouve un sentiment agréable de libération des attitudes rassises et familières de ceux dont la culture enkystée n'a créé presque rien de vital pour l'Amérique d'aujourd'hui. Il respire le grand air. Dans ses nouveaux enthousiasmes pour la littérature continentale, pour les profondeurs russes inexplo-
rées, pour la clarté de la pensée française, pour les philosophies teutoniques du pouvoir, il se sent citoyen d'un monde plus vaste. Il peut être absurdement superficiel, son émerveillement pour les choses de l'extérieur peut ignorer toutes les vertus plus calmes et plus douces de son foyer anglo-saxon, mais il a au moins trouvé la voie de cet esprit international qui sera essentiel à tous les hommes et femmes de bonne volonté si elles et ils veulent un jour sauver ce monde occidental qui est le nôtre du suicide. Ses nouveaux amis sont passés par une évolution similaire. Se retrouvant maintenant dans ce contexte commun, tous peuvent encore conserver le caractère distinctif de leurs cultures d'origine et de leurs inclinations spirituelles nationales. Ils sont plus précieux et plus intéressants les uns pour les autres parce qu'ils sont différents, mais cette différence ne pourrait pas être créative sans cette nouvelle perspective cosmopolite que l'Amérique leur a donnée et que tous partagent également.

Un collège où un tel esprit est possible, même au moindre degré, porte déjà en lui les germes de ce monde intellectuel international du futur. Il suggère que la contribution de l'Amérique sera un internationalisme intellectuel qui ira bien au-delà du froid enregistrement des faits et du simple échange d'idées et de découvertes scientifiques. Elle sera une sympathie intellectuelle qui ne sera pas satisfaite jusqu'à ce qu'elle touche au cœur des différentes expressions culturelles, et ressente ce qu'elles ressentent. Elle pourra avoir d'immenses préférences, mais elle fera de la compréhension, et non de l'indignation,

son but. Une telle sympathie unira et ne divisera pas. L'idéal cosmopolite est posé contre la panique à peine déguisée que l'on appelle « patriotisme » et contre le militarisme à peine déguisé que l'on appelle « préparation »⁵. Cela ne signifie pas que ceux qui défendent l'idéal cosmopolite soient favorables à une politique de dérive (*drift*). Eux aussi aspirent passionnément à une Amérique intégrée et disciplinée.

Mais ils ne veulent pas d'un système intégré uniquement pour l'exploitation économique des travailleurs dans l'espace national ou pour la prédation impérialiste des peuples les plus faibles. Ils ne veulent pas d'une intégration par la coercition ou par le militarisme, tout comme ils récusent l'affirmation brutale d'un code d'honneur médiéval et de droits douteux. Ils croient que l'intégration la plus efficace sera celle qui coordonnera les divers éléments pour les amener à œuvrer ensemble, consciemment, à la place de l'Amérique dans la situation mondiale. Ils exigent pour l'intégration une véritable intégrité, une plénitude des enthousiasmes et une robustesse des objectifs qui ne peuvent advenir que lorsqu'aucune colonie nationale au sein de notre Amérique ne se sent discriminée ou visée par des préjugés culturels. Cette force de coopération, ce sentiment que tous ceux qui sont ici peuvent prendre part au destin de l'Amérique, accoucheront d'un meilleur esprit d'intégration que toute « américanité » étriquée ou que tout chauvinisme forcé.

Dans cet effort, nous devrions peut-être accepter une certaine forme de cette double citoyenneté, qui provoque tant d'horreur parmi nous, et la reconnaître comme la forme rudimentaire de cette citoyenneté internationale à laquelle, si nos paroles ont un sens, nous aspirons. Nous avons assumé sans questionnement que la simple participation à la vie politique des États-Unis devait couper le nouveau citoyen de toute sympathie pour ses anciennes allégeances. Tout ce qui n'est pas un transfert corporel de dévotion d'une souveraineté à une autre a été considéré comme une sorte de trahison morale de la République. Nous avons insisté pour que l'immigrant que nous avons accueilli, après qu'il avait fui le nationalisme très exclusif de son pays d'origine en

Europe, adopte dans les plus brefs délais un nationalisme tout aussi exclusif, tout aussi étriqué et moins légitime encore parce que n'étant fondé sur aucune tradition chaleureuse de sa propre nation. Pourtant, on dit qu'une nation comme la France autorise une double citoyenneté, formelle et légale, même à l'heure actuelle. Même si un de ses citoyens peut prétendre rompre son allégeance en faveur d'une autre souveraineté, il n'en reste pas moins soumis à ses lois lorsqu'il revient. Citoyen un jour, citoyen toujours ! Peu importe le nombre de nouvelles citoyennetés qu'il puisse adopter. Et une telle double citoyenneté nous semble saine et juste. Car elle reconnaît que, même si le Français peut accepter le cadre institutionnel formel de son nouveau pays et développer une intense loyauté à son égard, il ne perdra jamais sa francité (*Frenchness*). Ce qui fait l'étoffe de son âme sera toujours de cette francité. À moins qu'il ne dégénère en totalité, il continuera toujours, dans une certaine mesure, d'habiter son environnement natal.

De fait, l'Américain cultivé qui va en Europe ne pratique-t-il pas une double citoyenneté, qui, pour n'être pas formelle, n'en est pas moins réelle ? L'Américain qui vit à l'étranger est peut-être le moins expatrié des hommes. S'il tombe amoureux des façons de vivre, de la pensée et de la démocratie françaises et cherche à s'imprégner de l'esprit nouveau, il se rend coupable, au moins, d'une double citoyenneté spirituelle. Il est peut-être encore américain, mais il se sent aussi français par sympathie. Et il s'aperçoit que cet accroissement de son expérience n'implique en lui aucun conflit honteux, ne réclame aucun abandon de son attitude native. Il a plutôt, pour la première fois, entr'aperçu l'esprit cosmopolite. Et après avoir vagabondé parmi de nombreuses races et civilisations, il peut rentrer en Amérique pour les retrouver toutes vivant ici de façon brute, éclatante, cherchant le même ajustement que lui. Il voit les nouveaux peuples d'ici avec une vision nouvelle. Ce ne sont plus des masses d'étrangers, attendant d'être « assimilés » et fondus dans la pâte indiscernable de l'anglo-saxonisme. Ce sont plutôt des fils de cultures vivantes et puissantes, qui s'efforcent, à l'aveugle, de s'entre-tisser dans la trame d'une nouvelle nation internationale, la première que le monde ait connue. En Autriche-Hongrie

ou en Prusse, la plus forte de ces cultures tenterait presque instinctivement de subjuguer la plus faible. Mais en Amérique, ces volontés de puissance sont tournées dans une direction différente, celle de l'apprentissage de comment vivre ensemble.

En même temps que la double citoyenneté, nous devons accepter, je pense, cette libre mobilité de l'immigrant entre l'Amérique et son pays natal qui suscite aujourd'hui tant de préjugés parmi nous. Nous devons accepter le retour de l'immigrant pour la même raison que nous estimons justifié notre propre papillonnage (*flitting*) sur terre. Stigmatiser l'étranger qui travaille en Amérique pendant quelques années, retourne dans son pays, peut-être seulement pour revenir chercher fortune en Amérique, c'est penser en termes nationalistes étroits. C'est ignorer la signification cosmopolite de cette migration. C'est ignorer le fait que l'immigrant de retour est souvent un missionnaire auprès d'une civilisation inférieure.

Cette habitude migratoire est particulièrement courante chez les travailleurs non qualifiés qui ont afflué aux États-Unis au cours des douze dernières années, en provenance de tous les pays d'Europe du Sud-Est. Beaucoup d'entre eux retournent dépenser leurs revenus dans leur propre pays ou le servir en temps de guerre. Mais ils reviennent avec une perspective critique, entièrement nouvelle, et un sentiment de la supériorité de l'organisation américaine sur la vie primitive dans leur contrée d'origine. Ce va-et-vient continu a déjà élevé le niveau de vie matériel dans de nombreuses régions de ces pays arriérés. Car ces régions sont ainsi dotées de ce dont elles ont exactement besoin, le capital pour l'exploitation de leurs ressources naturelles et l'esprit d'entreprise. L'Amérique éduque ainsi ces peuples en retard, de bas en haut de leurs sociétés, et elle éveille de vastes masses à un nouvel espoir d'avenir. Avec le Grec migrateur, nous n'avons donc pas un étranger parasite, ni un atout douteux pour l'Amérique, mais un symbole de l'échange cosmopolite qui s'annonce, en dépit de toutes les guerres et de tous les exclusivismes nationaux.

Seule l'Amérique, en raison de la liberté des chances, unique, qu'elle offre et grâce à son isolement traditionnel, peut prendre la tête de cette entreprise cosmopolite. Seul l'Américain – et dans cette catégorie, j'inclus l'étranger, le migrant qui a vécu avec nous, a contracté l'esprit pionnier et un sens des nouvelles vues sociales – a la chance de devenir ce citoyen du monde. L'Amérique est en train de devenir, non pas une nationalité, mais une transnationalité, un tissage, trame et chaîne, de nombreux fils de toutes tailles et de toutes couleurs. Tout mouvement qui tente d'empêcher le tissage, de teindre le tissu d'une seule couleur ou de démêler les multiples brins de fils, va à l'encontre de cette vision cosmopolite. Je ne dis pas que nous devrions nécessairement englober, jusqu'à saturation, le produit brut de l'humanité : ce serait une folie de vouloir absorber les nations plus vite que nous ne pourrions les tisser les unes avec les autres. Nous n'avons aucun devoir de les accueillir ou de les rejeter. Ceci est une pure question pratique à régler. Mais ce qui nous concerne, c'est le fait que les écheveaux de fils sont là. Nous devons avoir une politique et un idéal pour une situation réelle. Notre question est la suivante : qu'allons-nous faire de notre Amérique ? Comment pouvons-nous obtenir une Amérique plus créative : en confinant notre imagination à l'idéal du *melting-pot*, ou en l'élargissant jusqu'à une conception cosmopolite telle que je l'ai vaguement esquissée ?

La guerre a montré que l'Amérique est incapable de rester distante et irresponsable, quoiqu'elle soit isolée géographiquement et politiquement de la situation mondiale sur le théâtre européen. Elle est une étoile errante dans un ciel dominé par deux colossales constellations d'États. Ne peut-elle pas élaborer une position qui lui soit propre, une vie au sein de ce monde européen, bouillonnant et embrasé, sans en faire tout à fait partie ? C'est son seul espoir et sa seule promesse. Sa transnationalité étant forgée de toutes les nations, il lui est spirituellement impossible de se placer dans l'orbite d'une seule. Ce serait une folie de se précipiter dans un nationalisme prématuré et sentimental, ou d'imiter l'Europe et de se mettre en péril en jouant avec les forces qui entraînent dans la guerre. Aucune américanisation ne pourra réaliser

cette vision si elle ne reconnaît pas le caractère unique de notre transnationalisme. La tentative de fusion anglo-saxonne ne fera que créer de l'inimitié et de la méfiance. La croisade contre les « traits d'union »⁶ ne fera qu'enflammer le patriotisme partiel des transnationaux, et les incitera à affirmer leurs traditions européennes de façon stridente et malsaine. Mais la tentative de tisser une nation internationale entièrement nouvelle à partir de notre Amérique chaotique libérera et harmonisera la puissance créatrice de tous ces peuples et leur donnera la nouvelle citoyenneté spirituelle d'un monde, comme tant d'individus l'ont déjà reçue.

Est-ce fou d'espérer que le contre-courant de l'opposition à la métaphysique dans les relations internationales, l'opposition au militarisme, soit moins la marque d'un provincialisme lâche qu'un tâtonnement vers cet idéal cosmopolite plus élevé? On peut comprendre l'agitation exaspérée avec laquelle nos fiers colons pro-britanniques contemplent, au-delà des mers, un conflit héroïque auquel ils ne participent pas. Il était inévitable que notre inaction nécessaire évolue dans leur esprit vers le spectre de la honte et du déshonneur national. Mais prenons garde à ne pas prendre leur sensibilité comme arbitre final. Considérons plutôt notre réticence comme le premier balbutiement d'une revendication, émanant de certains courants de notre nationalité, de la liberté d'expression dans la construction de l'idéal américain. Affrontons avec réalisme l'Amérique qui nous entoure. Travaillons avec les forces qui y sont à l'œuvre. Faisons quelque chose de cet esprit transnational au lieu de le proscrire. Nous vivons déjà cette Amérique cosmopolite. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une conscience vive, partout, de ce nouvel idéal. Des avancées délibérées doivent être réalisées, contre les survivances de l'idéal du *melting-pot*, pour les promesses de la vie américaine⁷.

Nous ne pouvons pas américaniser l'Amérique dignement en sentimentaliser et en moraliser l'histoire. Lorsque les meilleures écoles renoncent expressément au devoir discutable d'enseigner le patriotisme par le biais de l'histoire, ce n'est pas le moment d'imposer une

doctrine arbitraire aux immigrants. Cette forme d'américanisation a été entendue parce qu'elle faisait appel aux vestiges de notre vieux patriotisme sentimental et moralisateur. Elle a jusqu'à présent tenu le haut du pavé en tant qu'expression de la nouvelle dévotion du nouvel Américain. Les inflexions des autres voix ont été assourdies. Elles doivent être entendues. Nous devons voir si pour des centaines de ces nouveaux Américains, la leçon de la guerre n'aura pas été d'y acquérir une vive conscience de leur transnationalité. Ils ont une conscience nouvelle de ce que l'Amérique signifie pour eux en tant que citoyenneté dans le monde. Si de vagues idéaux historiques ont fourni le combustible à l'incendie européen, notre idéal américain ne pourra progresser tant que nous ne nous serons pas débarrassés de cette façon romantique d'enjoliver le passé.

Tous nos idéalismes doivent être orientés vers des objectifs sociaux auxquels tous puissent participer, la bonne vie de la personnalité vécue dans l'environnement de la Communauté bien-aimée⁸. Aucun des triomphes équivoques du passé, qui ne bénéficient qu'à la gloire d'une seule de nos transnationalités, ne peut nous satisfaire. Notre idéal doit être celui d'une Amérique à venir, autour de laquelle tous puissent s'unir, qui nous tire vers elle, irrésistiblement, à mesure que nous nous comprenons plus chaleureusement les uns les autres.

Rendre réel cet effort au milieu des dangers et des apathies est la tâche d'une plus jeune *intelligentsia* américaine. Ce sera une entreprise d'intégration dans laquelle nous pourrons tous nous engager, un alliage spirituel qui devrait nous rendre, si la menace finale venait à se présenter, non pas plus faibles, mais infiniment forts.

NOTES

1 [NdE. : Randolph S. Bourne (1916), « Trans-National America », *Atlantic Monthly*, juillet, 118, p. 86-97 (traduction de l'anglais au français et notes par Daniel Cefai).]

2 [NdT. : Les *settlements* étaient des communautés de vie de personnes issues, pour la plupart, de milieux favorisés, souvent des femmes, avec une formation universitaire, qui s'établissaient dans des quartiers déshérités en vue de « se rapprocher » des plus pauvres, des ouvriers des zones industrielles ou des migrants récemment arrivés, de partager leur expérience et de tenter de résoudre un certain nombre de problèmes du voisinage avec eux.]

3 [NdT. : *Melted in a pot* : référence à la fusion de la nation américaine dans le creuset ou le chaudron du *melting-pot*.]

4 [NdT. : *Kulturs* (*sic*) – et non pas *Kulturen*.]

5 [NdT. : *Preparedness* : renvoie au mouvement de préparation militaire, à partir de 1915, en prévision de l'entrée en guerre en Europe. La loi sur

la défense nationale (National Defense Act) adoptée en juin 1916 autorise le doublement des effectifs de l'armée des États-Unis, qui passe à 200 000 hommes en service actif, et l'augmentation des effectifs de la Garde nationale américaine jusqu'à 400 000 hommes.]

6 [NdT. : La métaphore du trait d'union (*hyphen* et *hyphenate*) est récurrente dans le texte. Elle renvoie à la campagne politique contre les Américains non-natifs ou d'ascendance étrangère, principalement allemande ou irlandaise, qui ne se seraient pas « assimilés ». Elle critique la thèse selon laquelle les *Hyphenates* seraient des immigrants restés étrangers (*aliens*), refusant de s'américaniser.]

7 [NdT. : Le projet d'Amérique trans-nationale viendrait remplir les promesses d'Herbert Croley (1909), *The Promise of American Life*, New York, The Macmillan Company.]

8 [NdT. : Josiah Royce développe sa conception de la « *Beloved Community* » dans *The Problem of Christianity*, New York, Macmillan, 1913.]